

LE DEVOIR

Catherine Lalonde, « Faire une ligne », *Le Devoir* (Montréal)
Lundi 6 juin 2011

Faire une ligne

LANX + OBVIE, NIXE + OBTUS

De et avec Cindy Van Acker. Avec Tamara Bacci et Perrine Valli.

CATHERINE LALONDE

Ce sont quatre solos de la Suisse Cindy Van Acker que le Festival TransAmériques (FTA) proposait côté danse ce week-end. Quatre courtes pièces pour appréhender l'épure gestuelle de Van Acker, son formalisme méditatif qui, imperceptiblement, transforme la perception et l'espace. *Point ligne plan pour une grammaire des formes*. Ou quand le corps se fait ligne.

Quatre solos en deux spectacles distincts. Un marathon. La soirée s'entamait par deux études. D'abord *Lanx*. Van Acker elle-même est couchée face contre terre sur un plancher blanc strié de minces triangles verts, bras en croix. Les bougeant lentement, elle forme *rallentando* tous les angles possibles près de 90° et 180°. Les épaules, coudes et poignets deviennent rapporteurs d'angle et, dans cette rigueur linéaire, le mouvement plus organique parce qu'irrégulier et moins contrôlé de ses cheveux, l'hyperflexion d'un coude prennent signe d'humanité. Car de la danseuse toujours couchée jamais on ne verra ni le visage ni le plexus, et on se surprend à penser à cette danse des objets vantée dans le film *American Beauty* tant la chaleur relationnelle nous est refusée. La gestuelle s'arrondit grain à grain dans le parcours, les ports de bras deviennent 8 désarticulés, liquides, jusqu'à ce que la musique et le dessin au sol aient le dernier mot.

Obvie est de la même eau, plus fluide dans le matériau corps. Tamara Bacci roule en spirales répétitives qui lui demandent à la fois contrôle et lâcher-prise. Les lumières baissent, à la limite du perceptible, remontent, changent la façon dont on reçoit mouvement. Les arrêts sur images de la danseuse — parfaite, ici comme dans le techniquement plus exigeant *Obtus*, de précision linéaire et énergique et de nécessaire distance d'interprétation — font de même. Les deux études sont d'une rigueur formelle rare, qui n'exclut pas l'aridité.

Mais c'est par *Nixe* et *Obtus* que l'on comprend la force de ces formes. À ces lignes physiques impeccables, à ce rythme régularisé des transformations géométriques du corps, à ces musiques électroniques de Mika Vainio et Denis Rollet qui laissent penser que la place de Van Acker était autant à MUTÉK qu'au FTA, s'ajoutent les dispositifs d'éclairages de Luc Gendroz, géniaux de simplicité, d'efficacité et de magie. Départ pour *Nixe* sans lumières autres qu'une échelle de néon dans laquelle Perrine Valli s'engage, devine-t-on, par l'ombre qu'y tracent ses jambes. Au bout, elle reste, vire-vent de gestuelle bras et mains, visage à peine deviné, une petite éternité. Quand elle plonge ensuite entre les barreaux de néons, son corps, en partie dévoré par le noir, se découpe, se morcelle dans le trajet, flotte, semble lutter, continuellement et sans ahaner, contre la disparition. Puissantes images.

Pour *Obtus*, une ligne de néons coiffe l'arrière-scène, déterminant le trajet horizontal où le corps de Bacci semble devenir signes et lettres. Ici encore, magie de lumière: le corps est éclairé d'une lueur chaude qui n'est pas celle des néons, sans qu'on voie aucune lampe, comme si la danseuse était une luciole qui produisait son propre feu. La ligne de néons avance doucement vers la salle, et un autre tableau, ici fantomatique, de disparitions et d'apparitions de parties du corps se jouera ici. Les deux pièces sont fascinantes, hypnotisantes, exigeantes pour les spectateurs, mais d'une cohérence contenu-contenant-enrobage rare, d'une cohésion chorégraphe-musicien-éclairagiste qui apporte une plus-value. Hypnotisant. Rigoureux. Exigeant. Beau.



ISABELLE MEISTER

Une scène de *Nixe*